

Personnages en quête d'impatience

Yves Pagès écoute les « rumeurs » venues des marges de la société

LES GAUCHERS

d'Yves Pagès.
Julliard, 128 p., 90 F.

La Police des sentiments (1), le premier roman d'Yves Pagès, avait révélé un écrivain habile à camper des situations troubles, peuplées d'êtres vivant dans les marges de la société. Il est rare qu'un jeune auteur prenne le risque, dès son second livre, de s'écarter des structures narratives classiques. *Les Gauchers* n'est ni un roman ni un récit, encore moins une suite de fragments ou de nouvelles. « *Rumeurs* », annonce Yves Pagès. Oui, si l'on entend ce mot au sens de la confusion des voix.

Patrice, Raouf, Laetitia, Boris, Luce, Ygal et les autres, dont on ne connaît que l'état-civil et la profession des parents, font partie de « ceux qui ont des trous à la place des mots ». Leurs aveux se croisent, se complètent ou s'annulent. Parlent-ils à un officier de police judiciaire ou à un juge pour enfants ? On ne le saura jamais et cela n'a, en vérité, aucune importance ! Ces



MARTINE SIMON

Yves Pagès : un livre politique et subversif.

adolescents sont tous des personnages en quête d'impatience. Ils voudraient ne jamais émerger du sommeil afin de demeurer au niveau de leurs rêves. La réalité, ce n'est jamais la leur, mais celle que les adultes leur imposent de gré ou de force. Yves Pagès dissèque l'épo-

que et le mal à vivre de ces passagers clandestins que sont les fugueurs, les petits délinquants, et tous les cancre de la vie. Son livre est profondément politique, subversif même. L'amour ne trouve pas sa place dans ces pages. Quant à la sexualité, elle est réduite à une

fonction hygiénique. « Mais là, dans les toilettes du train, sans un mot pour m'expliquer, à la bouche et à la main, j'avais l'impression de faire ses besoins ». C'est ainsi qu'Anna raconte sa première expérience amoureuse, sans plus de commentaires.

Un narrateur, sorte de voix off, tisse un lien artificiel entre les témoignages et ajoute à la confusion. Quelques-uns de ces sans-espoir croient néanmoins à la magie des mots, même si ceux-ci se rebellent lorsqu'ils veulent les utiliser. Alors, parfois, en un sursaut, ils préfèrent attendre l'ultime rendez-vous : « C'est trop important la dernière phrase qu'on prononce avant de mourir par terre pour la gâcher. Alors, j'ai dit merci ». Yves Pagès semble parfaitement à son aise dans ce paysage humain dévasté, tel un architecte qui ne construirait que des ruines.

Pierre Drachline

(1) Denoël, 1990.

LITTÉRATURE

Des adolescences décousues

L'actualité donne au second roman d'Yves Pagès une force étonnante. Une bande d'adolescents largués, des vigiles au lycée, du désespoir et beaucoup de style. A lire en état d'urgence.

C'est l'histoire d'une bande. Des garçons et des filles qui ont pris l'habitude «de crever de trouille ensemble», à cause des rumeurs selon lesquelles d'autres bandes moins juvéniles, les attendraient au tournant pour leur faire les poches. Le soir, après les cours, ils se raccompagnent les uns les autres pour avoir moins peur. Même qu'ils sont en retard chez les parents, à force de se reconduire. Et qu'ils prennent des coups. Ils se racontent ça, le lendemain, comme des anciens combattants: «Moi, deux gifles, c'est tout, que du père», «Moi pareil, deux, mais la lèvre qui saigne sur le bord de l'assiette, pareil que la viande, plus personne qui mâche, le nez qui coule un peu rouge, et qui renifle, et qui mouche et qui renifle, eux qui regrettent déjà (...)», «Moi, dix fois au ceinturon au bas du dos».

C'est pas une vie, cette vie-là. Il y a bien des règles, mais elles changent tout le temps. Et ces jeunes, abandonnés à eux-mêmes, vivent à contre-sens, sur le fil du rasoir. Iskay entretient son asthme à la Gitane, «exprès des bouffées brunes». Boris pique la voiture de ses parents et ne sait pas s'arrêter au feu rouge. Laetitia n'est pas orpheline mais voudrait qu'on la place à la Däss «dans un vrai foyer». La mère de Suzie prévient sa fille qu'elle va se jeter par la fenêtre «et puis plus rien au bout du fil que la permission de rester seule au monde». Anna vit son «premier amour» dans les toilettes d'un train: «Si j'avais été d'accord, j'aurais pas eu à le regretter.



Yves Pagès, auteur de
«Les Gauchers» (Julliard).

Mais là, dans les toilettes du train, sans un mot pour m'expliquer, à la bouche et à la main, j'avais l'impression de faire ses besoins». Et autour de l'école, il y a des vigiles, «bien droits sur l'écusson, maîtres et chiens, parfois l'inverse».

C'est l'histoire d'une bande. Mais peut-être après tout, n'y a-t-il pas d'histoire. Simplement des rumeurs et des lambeaux d'histoires, décousus comme la vie. On n'y retrouve guère que la perspective de se disloquer ou de tout faire sauter. Avec «Les Gauchers» (Julliard), son deuxième roman, Yves Pagès, 29 ans, restitue l'émotion du chaos de l'adolescence et du monde d'aujourd'hui avec l'humour grinçant de ceux qui n'attendent plus rien de la vie. Un livre à lire en état d'urgence, qui ne laisse pas indemne. En couturier du désespoir, Yves Pagès a tissé son ouvrage avec bien plus que du style. Enfin un écrivain. Pas un de ces produits littéraires qu'on lance parfois sur le marché des lettres.

Stéphane Vallet

Libération, 12 mars 2003

Roman Yves Pagès

LES GAUCHERS

Seuil «Points», 144 pp., 5,50 €

Les «gauchers» ont un âge où on se rend compte que ça ne cadre plus, ni le tableau noir du prof ni la télé des parents. Entre onze et treize ans, les «gauchers» s'appellent Ygal, Stéphane, Talab, Frantz, Boris, Raouf, Julie... Font les quatre cents coups, rentrent tard pour se faire gronder, «faire durer le plaisir d'avoir des cicatrices à raconter après». Les «gauchers» ne connaissent que le jeu. Le réel (toujours trop ou pas assez) étouffe, «donne de l'asthme», alors on en rajoute, on s'amuse à se faire tomber dans les pommes pour déballer ensuite ses rêves d'évanoui. Faire faux bond à son ennui: c'est le début de la fiction. Patrice est parti au milieu du cours de géographie: «J'ai pris le train pour Marseille qui passe chez ma grand-mère, à Montélimar. J'ai dormi sur le filet à bagages dans un compartiment qui était vide (...)» Nidal qui chaparde explique que «c'est pas du vol ça». La mère de Suzie est une sorcière. Soliloques de «mytho» et bobards préadolescents, les récits se mêlent aux procès-verbaux après l'incendie du bahut. Les narrations de Pagès, faussement éclatées, conspirent à mieux dire toutes les précarités, la gaucherie de l'être. ◆

SEAN JAMES ROSE

